

PRINCIPAUX PERSONNAGES

LE CLAN

Les Allemands : Sarah et Helmut

Les Anglais : Mary et Glenn

Les Français : Alix et Julien

Les Italiens : Chiara et Marco

LES ENFANTS DU CLAN

Manfred : chez les Allemands

Tina et William : chez les Anglais

Pénélope : chez les Français

Laura et Giovanni : chez les Italiens

AUTRES PERSONNAGES

Paola : girlfriend de Manfred

Ingrid : girlfriend de William

Christopher : boyfriend de Pénélope

Stefano : boyfriend de Laura

Clara et Alessandro : parents de Marco

Elena et Fabio : gardiens de la villa et du domaine

Lorenzo : ...

Thomas : chanteur du groupe de rock *The Sinners*, formé par Manfred et William.

Stephen : associé du cabinet d'avocats de Marco

Gwladys : assistante de Marco

Abby et Matthew, avocats : amis de Marco

Léa : mère d'Alix

François : patron d'Alix

Alexandra : assistante d'Alix

NB de l'auteure : Tous les personnages de ce livre sont purement imaginaires.

Dominique Bourgogne-Villessot

Deux semaines en juillet
à la Villa Romana

Le Clan

roman

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-1743-2

© Dominique Bourgogne-Villessot

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Prologue

Rome, décembre 1980

La même grande écharpe noire enroulée autour de leur cou, Alix avait la désagréable impression qu'ils attiraient tous les regards. Ils avaient l'air malin tels deux chiens attachés à une seule laisse : « C'est que je veux pas te perdre ! » s'était esclaffé Julien, jamais à court d'idées stupides. Elle avait grincé des dents.

La nuit tombait rapidement. Alix avait froid. Faim aussi. Pour autant, elle ne suivrait pas Julien dans son délire, elle savait trop de quoi il était capable quand il avait le ventre vide, cela tournait vite à l'obsession. S'apprêtant au pire, elle le laissa poursuivre ses récriminations ; elle ne fut pas déçue.

– Au risque de me répéter, je crève de faim se plaignit le garçon, une main sur l'estomac simulant une hypothétique

douleur. La pizza de ce midi, j'ai eu le temps de la digérer dix fois si tu veux savoir. Ça fait vraiment chier, que des magasins de fringues, et de luxe en plus ! Remarque, vu que tout est fermé, on n'est pas tenté par des dépenses in-considérées, pas besoin de convertir les milliers de liras en francs. C'est cool ! On pourra tout claquer dans des petits restos bien sympas, à condition d'en trouver un ouvert, évidemment !

Alix ravala la réplique cinglante qui menaçait de l'étouffer. Surpris, face à ce mutisme inhabituel, Julien les planta au beau milieu du trottoir :

– Putain, j'hallucine ! Tu m'écoutes, au moins ? Génial, le réveillon ! J'ose même pas imaginer ce qu'on va faire demain, à part traîner au lit avec une pizza réchauffée en regardant la télé, et la télé italienne, je vois ça d'ici, certainement pas de quoi se marrer ! râla-t-il, tout en reprenant sa marche.

– Parce que tu crois que c'est possible de ne pas t'écouter ? explosa enfin Alix. Je te rappelle que je suis liée à toi par cette fichue écharpe ! Depuis que l'on a quitté l'hôtel, tu agresses mes tympans, Julien, tu critiques tout ! Et puis, surveille ton langage, c'est exaspérant à la fin.

Oh, oh ! inutile de la fâcher davantage, se raisonna le garçon. L'urgence était de trouver un restaurant. Il accéléra

son allure.

– Aïe ! cria Alix, portant la main à son cou. Tu le fais exprès ou quoi ? Tu m'étrangles, à marcher plus vite que moi ! Ralentis ou je reprends mon écharpe pour moi toute seule.

Leur projet d'un séjour dans la capitale italienne – plus exactement, son projet, à elle – ne s'était pas concrétisé sans heurt. La réaction de son père avait été immédiate : interdiction formelle de partir en Italie, trop d'insécurité. (Il faisait référence aux brigades rouges, bien sûr...) « C'est non ou je te coupe les vivres ! » avait-il vociféré dans le téléphone. Participant à la conversation sur haut-parleur, sa mère avait approuvé la sentence paternelle.

Alix supportait mal le climat conflictuel qu'entretenaient ses parents depuis leur séparation. Elle était sans cesse tiraillée entre son père désormais installé en Suisse et sa mère qui une fois sa mutation acceptée retournerait vivre à Nice, sa ville natale. Chacun semblait s'accrocher à l'espoir de la récupérer alors qu'elle vivait chez Julien depuis deux mois, sans même avoir eu à batailler pour obtenir leur assentiment. Il était clair qu'elle ne suivrait ni l'un ni l'autre. Cela dit, seule la menace de voir s'envoler la confortable pension que son père lui versait chaque mois, l'avait incitée à la modération pour défendre sa cause. Remettant à plus

tard les arguments plus à charge qui ne demandaient qu'à sortir, elle s'était contentée de souligner qu'elle serait majeure avant son départ, puis avait habilement orienté la conversation sur l'antiquité romaine dont son père était un passionné.

Alix chassa d'un souffle la frange qui lui balayait les yeux et sourit. Ses parents avaient ignoré la flagrante digression et revu à la baisse les risques encourus. Fidèle à son penchant, son père avait clos le débat par un cours magistral traitant des années de plomb en Italie... Alix avait promis : ils éviteraient de sauter sur une bombe. De son côté, Julien s'était bien gardé de s'immiscer dans la petite querelle familiale. Même si, depuis leur arrivée la veille au matin, il ne se passait pas une heure sans qu'il ne lui reproche que quitter Paris au moment des fêtes était un plan pourri.

Trop de restaurants et de commerces étaient fermés, reconnaissait Alix, en son for intérieur. Couvant ses vestiges encore enfouis, Rome était plongée dans un doux sommeil hivernal. L'espoir d'une ambiance festive s'étiolait au fil des heures.

Julien ruminait. Ces vacances romaines n'étaient pas son idée, juste un nouveau caprice d'Alix. Il suffisait qu'elle plante ses grands yeux verts dans les siens pour qu'il capitule. Leur rencontre remontait à leur première année de

lycée, il avait été conquis dès qu'il l'avait vue. À force de la faire rigoler, elle avait cédé à ses avances, et ils ne s'étaient plus quittés. Grâce à elle, il avait découvert le sentiment d'exister. Et puis, Alix l'avait soutenu lors du décès de sa mère. Et même après, compte tenu de l'état de son père. Chaque fois qu'il replongeait dans l'alcool, elle prenait le temps de le raisonner jusqu'à ce qu'il accepte de repartir en cure. Et comment ne pas se rappeler du jour où elle lui avait annoncé qu'elle voulait vivre avec lui, dans son petit appartement de la rue Gay Lussac, héritage de sa grand-mère maternelle. Il avait cru s'étouffer, elle avait eu tout le temps de s'apercevoir qu'il n'était pas un modèle en matière de relations amoureuses. Pour lui, *fidélité* était un mot d'un autre âge à virer d'urgence des dictionnaires. Quand bien même, il n'imaginait pas sa vie sans elle. À la rentrée prochaine, entre ce que rapporteraient ses petits jobs, déjà bien rodés, et les cours d'anglais qu'Alix donnerait, auxquels s'ajouterait l'aide substantielle de son père, sans oublier l'économie non négligeable d'un loyer, ils devraient s'en sortir ; malgré le coût de son école de pub. Il avait reçu un choc à l'annonce du montant des frais annuels et voulu annuler son inscription. Alix s'y était opposée : « Cette école n'admet que les meilleurs, Julien, pas question que tu brades ton talent ailleurs ! » eh ouais, elle croyait en lui !

Contrairement à Julien, Alix poursuivait une réflexion moins existentielle. Elle ne passerait pas la semaine à courir après une pizzeria ou autre trattoria. Comme prévu, ils visiteraient tous les sites antiques et lieux culturels qu'elle avait consignés dans un petit carnet vert de sa belle écriture ronde encore appliquée d'écolière. Recouvrant de sa main celle de Julien, laquelle enserrait sa taille, elle se fit câline.

– Tu verras, une fois que tu auras pris tes repères, tu vas l'adorer cette ville. Allez, trouve-nous un café. Moi aussi, j'ai faim. En plus, j'ai besoin d'aller aux toilettes.

Julien l'embrassa sur la joue et lui rendit son écharpe. Puis, pour la énième fois depuis le début de la journée, il sortit le plan de Rome de la poche arrière de son jean.

– Bon, c'est pas tout, le temps presse. Voyons voir si je commence à prendre mes repères ! On est via del Corso, la prochaine à droite, si je me plante pas, doit être la via dei Condotti. (Il leva la tête :) Gagné ! Chicos, la rue. T'as pas envie d'une petite robe, des fois ? (Alix fronça les sourcils, il n'y prêta pas attention mais n'insista pas.) Attends que je récapitule, à l'autre bout, on tombe sur la piazza di Spagna, si on n'y trouve pas de resto je veux bien être cocu ! Pardon, pardon, je voulais dire *pendu* bien sûr. Dernier joker : on prend la via del Babuino jusqu'à la piazza del Popolo.

Après, je te préviens, j'abandonne et je rentre à l'hôtel. (Sans avoir mangé ? s'amusa intérieurement Alix.) Je la sens bien moi cette piazza del Popolo. On donne bien à bouffer au peuple, t'es d'accord ?

Levant les yeux au ciel, Alix ironisa :

– Si l'on se réfère aux livres d'histoire, quel que soit le pays, je t'assure qu'on l'a plus souvent affamé que bien nourri, le peuple !

Cette mise au point ne souffrant aucune contradiction, elle revint au temps présent. Avant même de calmer les gargouillis indéliçats de son estomac, elle rêvait de soulager ses pieds. Si bien qu'en arrivant piazza di Spagna, elle supplia Julien de faire une pause sur l'escalier della Trinità dei Monti, surpeuplé en dépit de l'heure tardive et du vent glacial qui s'était levé. Vingt minutes plus tard, pas vraiment reposés et sans restaurant en vue – Julien était bon pour la pendaison –, c'est un peu abattu qu'ils prirent le chemin de la piazza del Popolo.

– Regarde ça, deux cafés ouverts sur cette bonne vieille place du Peuple, qu'est-ce que je te disais ? Un à gauche, un à droite, j'opte pour la gauche ! Tu comprends, j'ai peur qu'il y ait que des bourges dans celui de droite ! jubila Julien, ravi de son subtil trait d'esprit.

– Ce que tu peux être drôle ! se moqua Alix. Ça ne

t'étonnera pas si je te dis que mon cœur penche pour celui de droite, mais je suis trop fatiguée pour te contrarier, alors va pour un virage à gauche !

– T'as raison, pas le temps de polémiquer. On se bouge. Sinon, tu vas finir par faire pipi dans ta culotte, et il fait un peu frisquet pour te promener le jean mouillé !

Alix rit franchement, Julien ressuscitait à la seule pensée de se remplir l'estomac. S'il était un râleur né, et si ses écarts de langage la hérissaient – taisant d'autres écarts qu'elle jugeait intolérables tout en les tolérant –, c'était un garçon volontaire, gentil et attachant. Elle se sentait bien auprès de lui

– Bravo pour le choix ! Il est plein à craquer ton café, et bien trop chic pour nous ! chuchota-t-elle à peine la porte franchie.

Par chance, ils purent se glisser à une petite table près de l'entrée, récemment libérée, supposèrent-ils, car pas entièrement débarrassée.

– Regarde, dit Julien une fois installé, t'as vu l'escalier ? Je parie qu'il y a un restaurant au premier. J'ai l'impression qu'ici on prend juste un verre, ils sont tous agglutinés au bar !

– Ne rêve pas de restaurant, persifla Alix. Examine plutôt les gens qui se rendent à l'étage, je doute que l'on ait la te-

nue adéquate et le compte en banque approprié pour s'y offrir un dîner ! On a déjà de la chance que l'on ne nous jette pas dehors !

– Ouais ! Mauvaise pioche, erreur de jugement, assumait Julien. Je me tiens bien, autant rester discrets.

– Tu fais des progrès ! Bon, pendant que je vais aux toilettes, débrouille-toi pour commander. Ça devrait aller, je suis sûre que le personnel parle français !

Alix se leva, abandonnant Julien face au défi de déchiffrer la carte qu'un serveur, l'œil soupçonneux, lui avait présentée.

À son retour, le visage hilare du garçon lui fit craindre le pire. C'est avec effroi qu'elle découvrit deux belles assiettes garnies d'appétissants sandwiches, accompagnées de boissons, le tout disposé sur une nappe immaculée.

– Ne fais pas cette tête, marmonna Julien, penaud. J'ai dit « si, si ! » à tout ce que m'a proposé le serveur. S'il parle français, il l'a bien caché, fallait pas me laisser en plan ! Qu'est-ce que t'as fichu, t'en as mis du temps ?

– Excuse-moi, mais j'ai mal au ventre, je te rappelle !

– J'avais oublié, pas de bol, ma puce ! Pour moi aussi, d'ailleurs, ajouta-t-il en rigolant. Mais voyons voir, ça me paraît pas mal tout ça, je crois que je vais me régaler.

Cet extra entamerait largement leur budget, se désola

intérieurement Alix, mais après tout c'était le réveillon ! Desserrant discrètement les lacets de ses baskets, elle soupira d'aise, puis se servit une tasse de chocolat. Julien avait pensé à elle. « Ma puce », songea-t-elle, un pincement au cœur, c'était le petit nom que lui donnait son père. Sitôt celui-ci parti, Julien s'était empressé de prendre la relève. De peur de le blesser, elle n'osait pas lui avouer que ça la dérangeait, il n'aurait pas compris.

Tout en se délectant d'un sandwich au jambon de Parme, salade et copeaux de parmesan, le jeune homme examina les quelques tables alentour.

– Tu vas encore dire que je critique mais l'ambiance est pas folichonne ici, c'est plus soirée dansante que Woodstock ! (Julien était un nostalgique des années hippies qu'il avait vécues à travers les souvenirs, plus ou moins revisités, d'un cousin de dix ans son aîné.) Quelle connerie d'avoir quitté Paris ! À cette heure-ci, on serait en train de faire la fête avec nos potes au lieu de s'ennuyer comme des rats morts, et je suis poli ! J'espère que t'apprécies.

Il avala son quatrième sandwich sans cesser de regarder autour de lui. Alix, qui s'était décidée à tremper les lèvres dans son chocolat, découvrit, dépitée, qu'on en buvait de meilleurs à Paris, justement...

– Enfin, reprit Julien, temporairement rassasié, faut pas

que j'exagère non plus, il y a quelques jeunes dans ce café. T'as vu ? À eux six, ils occupent les trois tables du fond. Si on oublie le grand mec et la nana à ses côtés, les quatre autres sont pas mieux fringués que nous ! Et peut-être même qu'ils ont eux aussi galéré avant d'atterrir ici. Par contre, le grand mec doit être connu à voir les courbettes du serveur. Hé, Alix ! T'as pas levé le nez depuis qu'on est arrivés !

Julien se trompait. À plusieurs reprises, le regard d'Alix avait croisé celui du grand garçon brun, si bien qu'elle n'osait plus lever les yeux.

– Ouah ! souffla Julien, entre deux gorgées de bière, quelque chose me dit que le mec parle de nous et qu'il va pas tarder à se bouger !

– Ça ne m'étonnerait pas, répliqua Alix d'un ton sec, il nous observe depuis que l'on est entré ! Je ne suis pas aveugle à ce que je sache !

En effet, sans les quitter des yeux, le garçon se leva et se pencha vers la fille assise à ses côtés, à laquelle il dit quelques mots. L'attitude de cette dernière fit comprendre à Alix et Julien que le « supposé » couple était en désaccord. Après un haussement d'épaules, le garçon se dirigea vers eux. Lorsqu'il parvint à leur hauteur, Alix put l'admirer à loisir : ses yeux, légèrement en amande couleur de l'ambre,

étaient, ce jour-là, cerclés d'une zone plus pâle évoquant les pistes enneigées des alpes italiennes. Son nez était droit et fin, sa bouche large et sensuelle, d'épais cheveux bruns à peine ondulés lui frôlaient les épaules. Le jeune homme leur sourit, découvrant de belles dents dont les canines pointues chevauchaient légèrement les incisives. Une petite imperfection qui conférait à son visage une singularité, sans en altérer l'harmonie, minimisa Alix.

Prenant soudain conscience qu'elle étudiait sans vergogne le jeune inconnu, à l'instar d'une étudiante en histoire de l'art se pâmant devant un *David de Michel-Ange*, elle détourna les yeux et rougit de tant de stupidité. Pis encore, lorsqu'elle comprit, à la lueur ironique qui dansait dans les yeux du garçon, qu'il se réjouissait de la surprendre en flagrant délit d'effronterie. Comble de tout, elle n'avait rien suivi de son laïus en italien, tout juste avait-elle remarqué le timbre grave de sa voix, alors que Julien, qui lui avait écouté, mais n'avait rien compris, ricanait bêtement. Saisissant le problème, le jeune homme reprit en français sans effort apparent :

– Ça alors, vous êtes français ? C'est incroyable ! Je vous propose de vous joindre à nous, si vous êtes seuls.

– Pas de doute là-dessus, nous sommes français, et seuls ce soir, confirma Julien. Ton invitation est la meilleure

chose que j'aie entendue depuis notre arrivée. Mais en quoi c'est incroyable ? En ce moment, il y a plus de Français à Rome que de Romains !

– Tu en as au moins un en face de toi ! Mais venez, vous allez être surpris. Est-ce que parler anglais vous pose un problème ?

– Pas de soucis, fanfaronna Julien, coulant vers Alix un regard implorant.

Le jeune Italien se chargea d'emporter leurs boissons (il ne restait pas une miette des sandwiches ni des pâtisseries commandées ensuite) et s'empara de l'addition.

– L'anglais, c'est toujours mieux que l'italien, murmura Julien à Alix restée en retrait afin de renouer ses baskets. Quand même, tu me laisses pas tomber, hein ? Je ne sais pas où on s'embarque mais ça sera pas pire que de bayer aux corneilles toute la soirée. Et il est sympa ce mec : un peu trop grand, un peu trop beau, mais bon. En plus, t'as vu, il a pris les tickets, pas de petites économies !

– Bon sang, tu es vraiment odieux, tu ne penses quand même pas qu'on va le laisser payer ! s'indigna Alix. Tu me feras le plaisir de les récupérer, les tickets. Dommage que tu n'aies pas pris la peine de les additionner, convertis en francs ça t'aurait fait tout drôle !

Déplaçant tables et chaises sans se préoccuper du re-

gard offusqué que leur adressaient les serveurs, chacun finit par trouver sa place.

– Bien, le plus simple est de se présenter, reprit l'Italien en anglais. Je m'appelle Marco, je suis romain, mais je vis en partie à Milan avec Chiara, et en partie aux États Unis où j'étudie le droit. Chiara fait des études d'histoire de l'art. Nous nous sommes mariés en septembre. Ce qui a un peu bousculé les codes et les règles établis !

Alix faillit crier lorsque Julien lui décocha un coup de pied dans le tibia. La jeune femme, qui avait écouté son mari sans émettre le moindre commentaire, se leva pour commander de nouvelles consommations. Elle aussi avait la peau hâlée et les yeux cerclés de blanc. Ses lourds cheveux frisés, d'un blond foncé aux reflets cuivrés, étaient savamment ramenés sur une épaule.

À sa droite se trouvait une fille aux courts cheveux châtain, aux yeux bruns. Grande, elle avait le corps d'une nageuse de bon niveau. Elle se présenta à son tour :

– Je suis Sarah, j'étudie la littérature ; mon ami s'appelle Helmut, il étudie la physique, entre autres, nous venons de Berlin (Le garçon grand et mince aux cheveux blonds coupés ras, assis face à elle, leva la main en guise de bonjour.)

– Hello ! Moi, c'est Mary, dit la fille à la chevelure flamboyante, au regard bleu bienveillant, à la poitrine

généreuse et aux hanches épanouies, je prends des cours d'art plastique, et j'adore peindre. D'un signe, elle invita son voisin à se présenter.

– Je m'appelle Glenn intervint le garçon dégingandé aux yeux bruns, cheveux châtain mi-long et barbe naissante. Mary et moi vivons à Londres. Ah ! J'étudie l'économie, la finance...

– Nous nous sommes rencontrés tous les six, il y a à peine deux heures, reprit Marco. Il ne manquait plus que les Français. À vous :

– Eh bien, vous avez une sacrée chance, voilà les Gaulois que vous espériez ! claironna Julien, toujours modeste lorsqu'il s'agissait de faire valoir ses racines. Mon amie s'appelle Alix, elle étudie l'anglais, ça m'aide, rigola-t-il. Moi, c'est Julien, je suis en deuxième année dans une école de pub, nous vivons ensemble, à Paris. (Il ajouta dans un inimitable charabia :) Rassurez-vous, je parle bien anglais, c'est juste que mon accent n'est pas terrible, vous vous y habituerez !

Cela souleva un rire général. Le ventre plein, Julien était au meilleur de sa forme. Ce qui n'était pas le cas d'Alix. Bien que soulagée de ne pas avoir eu à parler, son souci était de dissimuler un corps gracieux sous un pull noir trop long. Ses yeux d'un vert peu commun éclairaient un beau

visage mince à la peau diaphane, ses cheveux étaient longs, raides et noirs. Mal à l'aise, elle se trouvait sans attrait comparée à ces trois filles aux formes généreuses qui parlaient, riaient et buvaient de la bière ; alors qu'elle, elle sirotait un coca-cola qui se mélangeait méchamment au chocolat tout juste terminé. Elle aurait souhaité, ce soir-là plus qu'un tout autre soir, être plus transparente encore. Hormis ses interventions destinées à secourir Julien, qui souvent en panne de vocabulaire terminait ses phrases en français, la jeune fille participait peu à la conversation.

La soirée se déroula dans une ambiance amicale – émaillée de nombreux éclats de rire orchestrés par le jeune français remis de ses décevantes premières heures en terre italienne –, et se prolongea jusqu'à ce qu'on les mît dehors. Se retrouvant sur le trottoir sans avoir envie de se quitter, ce fut Marco qui parla :

– Mes parents voyagent beaucoup, aussi Chiara et moi sommes seuls dans leur villa pour quelques jours encore. Ce serait un plaisir de vous y accueillir demain, si vous êtes libres, et si cela vous tente, évidemment ! (Tous étaient libres et partants à l'idée de se revoir, Marco ajouta :) Un conseil, ne prenez pas de petit-déjeuner, Elena, la nounou de mes premières années, en prépare d'excellents. Rendez-vous à 9 heures, piazza Navona devant la fontaine des

Quatre-Fleuves. (Puis se tournant vers Alix, il lui dit en français :) J'espère que tu seras plus bavarde demain, petite Française !

Mobilisant son énergie, Alix contient la montée du rouge carmin qui menaçait de transformer ses joues en deux tomates bien mûres. Une fois par soirée suffisait. Se débarrasserait-elle, un jour, de cette réaction épidermique et intempestive qui lui empoisonnait l'existence...

Regagnant leur hôtel, Julien commenta :

– T'as vu comment il est fringué, l'Italien ? Les santiags qu'il a aux pieds, je peux te garantir qu'elles viennent pas de Clignancourt ou Portobello, ni de l'East Village, c'est du sur-mesure, et je m'y connais. Ouais, super-beau mec, pas le genre de copain que tu embarques le jour où t'as envie de draguer ! Quand même il est super-sympa, je l'aime bien, moi. Et m'engueule pas s'il a tenu à tout payer, pour les autres aussi, je te signale !

– Si tu prends le temps de respirer, j'en profiterai pour te dire que j'envie ton sens de la déduction ! Toi qui pensais trouver des bourges dans le café de droite... et puis zut, tu l'as déjà dit, tu te répètes.

– Dit quoi ?

– Super-grand, super-beau, super je ne sais quoi d'autre... Je le soupçonne même d'être super-intelligent !

Et pendant que nous y sommes, tu peux ajouter super-riche à ta liste ! Il n'empêche que je n'apprécie pas qu'il ait tout payé, nous ne faisons pas la mendicité tout de même !

– C'est pas ma faute s'il a ramassé les tickets, tu deviens susceptible. Pour l'intelligence, tu prends pas de risque, un con fait rarement Harvard, graduate en plus ! Mais ce qui m'épate, c'est le mariage. Imagine, Chia...

– Chiara, soupira Alix. Je sais pour Harvard, j'ai entendu vaguement ce qu'elle te disait, en confidence, semble-t-il, tu es privilégié.

– Ouais, c'est surtout que j'étais le mieux placé. Tu te rends compte, à peine mariés, lui au States et elle à Milan ! C'est quoi, ce deal ?

– Je ne sais pas, mais ça ne valait certainement pas le coup de pied sous la table, heureusement que tu ne t'es pas trompé de jambe.

Julien rigola. Tout en marchant d'un bon pas il évitait les grandes enjambées, Alix avait consenti à partager à nouveau son écharpe au sortir du café.

– Tu crois ça, brailla Julien, la poussant du coude, je me rappelle le chemin de l'hôtel ! Je commence à prendre mes repères. (Puis sans transition, il ajouta :) C'est marrant quand même, non ? Italiens, Anglais, Allemands, Français ! Ça aurait été dommage de rater ça, on s'est bien marrés. En

plus, on sait ce qu'on va faire demain, pas de problème pour les repas. Alix, tu fais la tête ou quoi ? Même Marco a remarqué que tu parlais pas beaucoup. T'as assez mangé au moins ?

– Comment oses-tu me poser ces questions ? Je ne pouvais pas discuter avec les autres et t'assister, c'était assez compliqué de jouer le souffleur. Tu as intérêt à potasser ton anglais, mon vieux, je ne serai pas toujours derrière toi ! Pour ce qui est de manger, je te rassure, je n'ai pas faim. Car non seulement tu as parlé pour moi mais aussi mangé pour deux, te regarder m'a rassasiée. Tu es obnubilé par la nourriture, Julien. À ce rythme-là, à 40 ans, sans doute avant, ton ventre passera par-dessus ton pantalon ! Et puis, il n'y a pas que l'anglais que tu massacres, le français aussi, tu amputes la plupart des négations. C'est fatigant. Marco s'exprime mieux que toi.

– Toujours charmante ! Les négations, tu dis ? Je ne suis pas mauvais en français, à l'écrit. En parlant, c'est vrai que je me lâche un peu. Pour en revenir à mon obésité future, toi, c'est les seins que tu auras sur le ventre à 40 ans, chacun son point faible. En attendant, mon anglais a bien animé la soirée !

Vexée, Alix ignore l'autosatisfaction de Julien sur ses prouesses linguistiques, elle persifle :

– Pour ce qu'ils sont gros, mes seins, je me console en me disant qu'ils ne tomberont jamais aussi bas.

– D'accord, j'ai compris ! C'est pour ça que tu fais la gueule, tu es jalouse des filles, de l'Italienne, surtout, ouah !

– Certainement pas, je suis déjà maigre, il ne manquerait plus que je sois affublée de gros seins ! S'agissant de l'Italienne, elle est enceinte, normal que les siens soient aussi gros !

– Comment tu sais ça, toi ?

– Elle n'a presque pas touché à sa bière, elle a été deux fois aux toilettes, ça semblait urgent, et en plus, elle pose très souvent les mains sur son ventre.

– Ouais, ouais ! Ce qui expliquerait le mariage... Allez, on ne va pas se disputer ! Tu n'as rien à envier aux filles, tu es canon, ma puce. D'ailleurs, Marco n'est pas insensible à ton sublime regard vert. Et il n'a pas encore vu ton cul ! (Alix n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche.) Euh, pardon, tes fesses, à condition que tu les caches pas sous ton pull, tu te trouveras autre chose pour demain. Quand les mecs voient tes fesses, t'inquiète, ils oublient vite tes petits seins. C'est pour ça que je vais le surveiller, l'Italien !

Julien ne s'était pourtant pas privé de plonger les yeux dans le généreux décolleté de l'Allemande, lequel, d'ailleurs, n'avait pas attiré que son seul regard. Cela dit,

Alix avait l'habitude, les yeux de Julien s'égarèrent souvent sur une belle fille, en réalité, sur les filles tout court.

Le lendemain matin, tous étaient au rendez-vous. Ils s'entassèrent tant bien que mal dans les deux petites voitures italiennes avec lesquelles Chiara et Marco étaient venus les chercher : les garçons dans l'une, les filles dans l'autre. Ils prirent la direction du Capitole, contournèrent le Forum puis le Palatin et grimpèrent sur les hauteurs de l'Aventin à une allure transgressant les règles les plus élémentaires de la sécurité routière. Alix eut une pensée pour son père : il n'avait pas évalué tous les dangers. À destination, les voitures franchirent un lourd portail de bronze s'ouvrant sur un parc immense. Le haut mur qui protégeait le domaine était en partie recouvert de treilles et d'arbres fruitiers en espaliers. Des cyprès s'alignaient de part et d'autre de l'allée qui menait à l'imposante Villa Romana, à la façade ocre et blanche, aux hautes fenêtres. Un escalier central conduisait à une loggia aux colonnes de marbre blanc.

Sous le soleil, les nouveaux amis, heureux de se dégoûter les jambes, s'égaillèrent le long du parapet de la terrasse. Au pied de la colline se déployait la Rome antique au-delà de laquelle scintillaient les coupoles dorées de la ville.

– Regarde, dit Alix, et ne me dis pas que tu es indifférent à ce qui nous entoure !

– Tu sais, moi, les vieilles pierres, c'est pas mon trip, répondit Julien.

Mais Alix était déjà ailleurs. De toute façon, elle ne l'aurait pas cru s'il avait répondu que lui aussi était sensible à la magie du lieu. Bien sûr, son allure débraillée et son langage peu académique le desservaient. On se l'imaginait mieux à gratter la guitare dans un bar qu'à arpenter les salles d'un musée !

Chiara, maîtresse de maison par intérim, leur fit traverser la loggia pour accéder au grand salon où ils attendraient Marco. Une salle à la superficie d'une fois et demie, au moins, celle de leur deux-pièces parisien, observa Alix. Personne du groupe n'osa ni s'asseoir ni bouger de crainte qu'un geste malencontreux ne vienne briser quelque précieux bibelot. Au soulagement de tous, Marco les rejoignit, quelques minutes plus tard, accompagnée d'Elena qu'il leur présenta. Puis il les conduisit jusqu'à la salle à manger au sol en terre cuite : « Coccio pesto, typique de la Rome du XVI^e s. », commenta Chiara à l'oreille d'Alix, l'ayant vue baisser les yeux. Elena les invita à prendre place autour d'une longue table ovale où était disposé tout un assortiment de mets appétissants, de quoi ressusciter

leur estomac à l'agonie.

Profitant des fréquentes absences de son mari, Chiara entreprit de livrer à ses invités des détails sur la famille de celui-ci. Chacun pensa qu'il n'aurait sans doute pas apprécié ce déballage de confidences. Ce qui se confirma. Car dès que Marco réapparaissait, Chiara feignait de s'intéresser à ses convives, pour reprendre le fil de son récit dès qu'il s'éclipsait. Ainsi apprirent-ils que le père de Marco, le comte Alessandro, descendait d'une ancienne famille aristocratique romaine. Issue d'une famille non moins illustre, sa mère, Clara, était florentine, elle possédait un domaine viticole en Toscane. Lorsque les fonctions diplomatiques du comte l'avaient appelé à New York, il s'y était expatrié avec sa famille, et Elena. Le père de Chiara, secrétaire particulier du comte, l'avait suivi, avec femme et enfants : « Nous avons vécu treize ans aux États-Unis, précisa la jeune femme, plus sereine – Marco ayant prévenu qu'il serait retenu un moment. Se réadapter à la vie en Europe n'a pas été facile. Mon mari aime les États-Unis, d'où son choix d'étudier à Harvard. Dès notre retour, un peu précipité, à Milan, il y a cinq ans, Alessandro a embauché Fabio, qui a épousé Elena, peu après. Il est aujourd'hui régisseur du domaine, et l'homme de confiance du comte. Le couple loge dans un pavillon indépendant dans le parc, les

autres personnels résident en ville. Elena, avait 22 ans lorsque le comte l'a engagée pour être la nurse de Marco, aujourd'hui, elle assure la gestion des employés de maison mais se réserve la confection de tous les repas. Ce que vous goûtez là n'est qu'un aperçu de ses talents culinaires, plus tard, vous aurez l'occasion d'apprécier sa vraie cuisine. Alessandro, dit-elle, soulignant, une fois de plus, ses liens privilégiés avec la famille, est toujours diplomate à New York, attaché au consulat italien. Il réside à Rome quelques semaines par an. La comtesse se partage entre New York, Milan, Rome et Florence. (Une pointe de fierté dans la voix, elle jugea bon d'ajouter :) J'ai été élevée avec Marco, nous avons le même âge, à trois mois près. Ah oui ! ne soyez pas surpris par mes fréquents déplacements, je suis enceinte de quatre mois, je n'échappe pas aux nausées. »

Alix et Julien se sourient discrètement. La jeune Française soupçonnait Chiara de sécuriser son territoire. Pour quelle raison ? Elle n'avait jamais côtoyé de fille aussi prétentieuse. Le retour de Marco mit un terme au déploiement de détails dans lequel sa femme s'enlisait. Visiblement, tous apprécèrent l'accalmie.

Navré de les avoir délaissés, Marco jugea poli d'expliquer à ses invités, qu'Elena, qui souhaitait connaître

le déroulement de la journée afin d'organiser les repas, l'avait accaparé : « J'ai également passé des appels de *Bonne Année* aux quelques amis italiens qui me restent, ajouta-t-il. Mes longs séjours à New York m'ont éloigné de beaucoup d'entre eux. »

La majeure partie de la matinée ayant été consacrée au petit déjeuner, vint le moment où les jeunes gens exprimèrent leur envie de bouger, avides d'une visite guidée de la villa musée. Marco céda gentiment à leur souhait.

– Bien qu'elle conserve quelques caractéristiques de la Renaissance, puisque datant du début du XVII^e s, la villa a subi différentes influences. Le maniérisme puis le baroque y ont laissé leur empreinte, pas toujours avec bonheur de mon humble avis, ce qui reste discutable, évidemment... Quoi qu'il en soit, des restaurations sont toujours à prévoir, pour exemple les fresques de la loggia voûtée, visiblement désolé, il pointa du doigt les endroits où les dégâts du temps étaient les plus alarmants. Mais je ne continuerai pas à vous assommer avec un cours d'histoire de l'art ! Si vous le souhaitez, n'hésitez pas à me questionner.

Helmut s'y employa sur-le-champ, les autres se contentèrent d'écouter les commentaires de Marco.

Alix avait sous les yeux tout ce qu'elle avait vu dans les livres d'art sur les villas et les palais romains : les fresques

en trompe-l'œil de bleu ciel, de vert et de jaune – Benefial XVII^e –, les colonnes de marbre cipolin et d'ophite, le grand escalier de carrare à la balustrade ajourée de pur style romain, les lourds lustres à gaz en bronze doré et verre de Venise, suspendus dans les vastes salles aux parquets précieux. Effleurant de la main les fauteuils de repos recouverts de damas rouge du petit salon, la jeune fille évita de s'y attarder, fatiguée d'entendre Chiara la saouler de sa connaissance, énumérant le siècle, le style, le nom de l'artiste ou du maître d'œuvre, dès que son regard se posait sur un meuble, objet, tapis ou toile. Le discours de Chiara était condescendant, elle les toisait de toute la hauteur des merveilles parmi lesquelles elle évoluait. Du fait de son savoir de l'époque Renaissance à celle du Baroque, au moins égal à celui de Marco, elle n'hésitait pas à en rajouter. Chaque fois qu'elle s'adressait directement à elle, Alix se sentait réduite à l'état de créature sauvage et inculte.

Au premier étage, chambres et salons se succédaient le long d'un vaste couloir, au plafond dont les fresques avaient elles aussi perdu un peu de leur splendeur. Elles bénéficieraient d'ailleurs d'une restauration prochaine. Arrivé à un tournant, Marco s'arrêta devant une porte massive à double battant :

– Cet accès conduit à une aile très protégée de la villa,

elle abrite les œuvres les plus rares acquises par ma famille depuis trois siècles. Je vous en épargnerai aujourd'hui la visite, si les plus passionnés d'entre vous ont atteint leur quota, les autres doivent frôler l'overdose ! Que diriez-vous d'une pause ? J'ai l'intuition qu'Elena nous a préparé une collation.

Les nouveaux amis découvrirent ce que Marco appelait, ironiquement bien sûr, une collation. Ils burent de la bière et mangèrent d'un bel appétit tout en échangeant. Dans une joyeuse cacophonie, ils se racontèrent leur pays, leurs études, leurs projets, leurs goûts.

En milieu d'après-midi, leur hôte suggéra une promenade : « Elle sera tout aussi bénéfique qu'attractive, dit-il, les jardiniers accomplissent des prouesses quelle que soit la saison. »

Le jeune aristocrate guida leurs pas dans les allées arborées au travers desquelles filtraient les rayons d'un soleil déclinant. Fontaines élégantes, pins parasol haut dans le ciel, chênes verts aux énormes troncs noueux, platanes séculaires sous lesquels trônaient d'antiques bancs de pierre, le parc était enchanteur ! Ils croisèrent de lascives statues qui se prélassaient au milieu des bosquets de jasmins étoilés et de néfliers centenaires. Ils s'étonnèrent devant les parterres de capucines qui fleurissaient même

en hiver. Enfin, contournant la roseraie, ils longèrent la terrasse et se retrouvèrent à l'endroit même où ils étaient arrivés le matin.

– C'est grandiose, murmura Helmut ému, et sans conteste le plus cultivé de tous. Le temps perd tout son sens, ici.

– Tu as raison, acquiesça Marco, posant la main sur l'épaule du jeune Allemand. Projette-toi dans l'antiquité, l'invita-t-il, entends les clameurs des jeux du cirque. Vois dans le lointain, les nuages de poussière qui s'élèvent dans le sillage des chars lancés à vive allure sur la Via Appia... Un peu théâtral, hein, s'amusa-t-il, malgré mes efforts, je suis toujours mauvais ! Je vais devoir sacrément travailler mes plaidoiries si je deviens avocat.

– C'est bien beau tout ça ! murmura Julien à Alix – il n'avait même pas relevé la boutade de Marco –, mais reconnais qu'il manque une piscine.

La jeune fille émergea du monde onirique dans lequel la voix du jeune Romain l'avait embarquée. Qu'est-ce qui poussait parfois Julien à se montrer si inconséquent ?

– C'est tout ce qui te vient à l'esprit ! Où la mettrait-on, ta piscine, sans risquer d'offenser les dieux ?

– Faut les faire évoluer eux aussi, ma puce, et actualiser les lieux : hier des thermes, aujourd'hui des piscines ! Je

persiste à dire que ça doit être rageant de ne pas pouvoir se baigner en été. C'est juste une opinion, car c'est pas ici qu'on passera nos vacances. Enfin, maintenant, je sais comment il peut se payer des vraies santiags ! On s'est pas plantés, pour être riche, il est riche ! Par contre, je continue à trouver bizarre qu'il ait choisi Boston pour ses études. Tu vois, il les abandonne, ses vieilles pierres !

– Si tu me permets une parenthèse, Harvard se trouve à Cambridge, sur l'autre rive du fleuve, rectifia Alix. C'est une sorte de petite ville universitaire, rattachée à Boston, en effet. Mais sache que Marco n'abandonnera jamais ses vieilles pierres, ce sont ses racines, il suffit de le regarder...

– Merci des précisions ! Ce qui est sûr, c'est que même si j'avais le niveau, je pourrais jamais payer les frais de scolarité. Et puis, t'emballe pas, n'oublie pas qu'il est marié ! Ouais, enceinte ou pas, Chiara a du souci à se faire, il doit pas manquer de filles autour de lui. Remarque, de son côté, il peut aussi s'inquiéter, elle est canon l'Italienne, encore que ses sourires risquent pas de la rider prématurément ! Quelque chose me dit qu'ils ne sont pas amoureux ces deux-là.

– Dans les familles d'aristocrates, on se marie rarement par amour. Ça suffit maintenant, se reprit Alix, on dirait deux commères.

Rattrapant le groupe, ils mirent un terme à leur conversation en aparté.

Le dîner, qui confirma si besoin était l'excellence des talents culinaires d'Elena tant vantés par Chiara, fut largement arrosé de grands crus, tout droit sortis des caves toscanes de la comtesse, et se termina très tard dans la soirée. Ils passèrent ensuite dans le salon de musique où un feu crépitait dans la grande cheminée. Chacun trouva sa place dans les fauteuils romains ou les canapés recouverts de velours vert. Alix négligea d'en retenir l'époque, glissée à son intention par Chiara qui, à l'évidence, était plus experte en histoire qu'en œnologie, n'ayant cité aucun millésime des vins proposés.

Marco prit l'initiative de faire circuler un joint, ce qui arracha des cris de joie à la petite assemblée. Alix le passa à son voisin sans y avoir touché, ce qui fit réagir Marco, en français, il se pencha vers elle :

– Qu'est-ce que ça cache, jolie Alix ? Tu ne parles pas, tu ne bois pas, tu ne fumes pas non plus ?

– Peut-être, mais elle baise, et plutôt bien ! lâcha Julien, hilare.

– C'est vrai, ça ? renchérit Marco, la gratifiant d'un sourire à s'évanouir sur-le-champ.

Question évidemment sans réponse. Ce qui n'eut aucun

effet sur les deux garçons lesquels se vautrèrent dans un fou rire inextinguible. Chiara, la seule du reste de la bande à avoir compris, qui en plus de parler français, était vierge d'alcool et de cigarette, s'indigna :

– Vous ne vous contentez pas d'être grossiers, vous êtes aussi idiots. Et toi, arrête de boire, Marco... Qu'est-ce que tu cherches ? En plus, c'est incorrect de parler en français, alors que les autres ne comprennent pas. Même s'ils sont plutôt chanceux compte tenu de ce que vous avez à dire !

Abasourdie et honteuse, Alix qui n'avait rien trouvé à répliquer aux garçons, fut en plus contrainte de remercier Chiara.

La nuit avançant, les jeunes gens s'assoupirent sur place après avoir vidé les verres, éteint les cigarettes et ôté leurs chaussures. Aucun ne trouva le courage de monter le grand escalier accédant aux chambres.

Le lendemain matin, les deux garçons s'empressèrent de présenter leurs excuses à Alix. Celle-ci feignit l'étonnement, affirmant ne conserver aucun souvenir de leur comportement de la veille. Julien ne fut pas dupe : la punition serait à la hauteur de l'affront. Ses craintes se confirmèrent lorsqu'il croisa son regard : deux pierres noires sans éclat s'étaient méchamment substituées aux habi-

tuelles émeraudes chatoyantes...

Le petit déjeuner pris, Marco se chargea des garçons. Chiara accompagna les filles au second étage, apparemment réservé aux amis. Traversant une galerie ouverte soutenue par des colonnes ornées de statues, elles accédèrent à une autre partie de la villa où elles purent profiter des salles de bains attenantes aux chambres. La journée s'égraina en discussions diverses autour de leurs préférences musicales, littéraires et cinématographiques. Ils découvrirent avec bonheur que leurs goûts convergeaient. Le soir venu, ils se régalerent d'antipasti, de risotto et tiramisu ; sans cigarette, d'aucune sorte, et presque sans alcool, personne ne s'en plaignit. Quelques heures plus tard, tandis que tous somnolaient – la musique en sourdine –, Glenn s'étonna de la sensation qui le traversait de les connaître depuis toujours.

– C'est drôle, releva Marco, je partage cette impression, et je ne suis certainement pas le seul. (Les commentaires fusèrent.) Je suis ravi, Glenn, car tu me donnes l'occasion de vous faire part de l'idée qui m'est venue la nuit dernière, au cours d'un rare moment de lucidité, je l'avoue. (Ce fut les éclats de rire, cette fois, qui l'obligèrent à marquer une pause.) Mes parents désertent la villa en juillet, reprit Marco, souriant. Chiara et moi y séjournons environ deux

semaines chaque été. Que diriez-vous de nous y retrouver, ce serait une excellente façon de garder le contact ?

– Tu veux dire, tous ici, deux semaines au mois de juillet, et, et tous les ans ? s'étrangla Julien. (Marco confirma.) Et tu es certain d'être encore lucide, là, maintenant ? (Marco reconfirma.) Alors que ceux qui sont d'accord avec la proposition de Marco se manifestent, jubila le garçon.

Huit mains se levèrent dans un brouhaha d'où émergea la voix puissante d'Helmut :

– Pourquoi ne pas prêter serment ? proposa-t-il, sérieux.

Ce qu'ils firent solennellement, les garçons la gorge nouée, les filles les yeux brillants.

– Helmut, surenchérit Marco, donnons corps à ce moment, le privilège t'en revient, mais accorde-moi quelques minutes... (Il disparut un court moment, puis revint.) Voici le papier, l'encre et la plume, à toi de trouver la prose.

Sur une feuille de vélin blanc – subtilisée, à n'en pas douter, dans le secrétaire de la comtesse –, le jeune Allemand écrivit, puis lut à son auditoire attentif :

« Afin d'immortaliser la nuit du 31 décembre 1980, date de notre rencontre, nous : Alix, Chiara, Mary, Sarah ; Glenn, Helmut, Julien et Marco, tous ici réunis, prêtons serment d'amitié et de fidélité. Nous nous retrouverons chaque été en ce lieu, deux semaines en juillet. Ce pacte

nous lie à jamais. Nous nous dénommerons *Le Clan de la Villa Romana*. »

Chacun y apposa sa signature.

– Veritas, Marco ! conclut le jeune Allemand. Levons nos verres à la devise de Harvard !

– Veritas ! approuva Marco. Faisons-là nôtre ! Tu as gagné le droit de te mettre au piano. Tu en meurs d'envie, pas vrai ?

Dans un silence quasi religieux, Helmut prit place sur le siège rond. Le buste droit, les paupières closes, négligeant la partition, les doigts du jeune virtuose survolèrent les précieuses touches d'ivoire. S'échappèrent alors les premières notes de l'Impromptu n° 3 de Schubert.

Chapitre 1

Paris, novembre 2003

La veille au soir, le présentateur télé avait annoncé dans son dernier bulletin météo un temps estival au moins pour les trois jours à venir. Seul bémol, s'était-il empressé d'ajouter une pointe de raillerie dans la voix, les pics de pollution iraient de pair avec la température élevée pour la saison. Pas de quoi s'émouvoir, seule la bonne nouvelle resterait dans les esprits.

Conforme à la promesse météorologique, le soleil écla-boussait la capitale de ses chauds rayons dans un ciel résolument bleu. Alors, même si en cette fin d'après-midi il n'en subsistait plus qu'un halo pourpre, évanescent derrière les immeubles cossus du boulevard Saint-Germain, les Parisiens au sortir des bureaux avaient investi les terrasses des cafés. Mêlés aux touristes attablés devant une bière ou

un verre de vin blanc, tous profitaient de cette parenthèse climatique.

Indifférents à la clémence du temps, Alix et Marco avaient snobé les quelques places encore libres au dehors, préférant s'isoler à l'intérieur des Deux Magots. Assis à l'écart des incessantes allées et venues, ils se faisaient face.

Mi-amusé mi-agacé, Marco se redressa et rejeta en arrière ses épaules douloureuses, dommage collatéral d'un grand nombre d'heures passées dans les avions. Puis, reculant sa chaise, il s'aventura à déplier les jambes. Quel dessein poursuit Alix ? s'interrogea-t-il. Sa petite histoire terminée, elle faisait comme si de rien n'était. Une réflexion soudainement interrompue par une étrange sensation : Beauvoir et Sartre, figures emblématiques du célèbre café, dont les élégantes photographies ornant les murs commémoraient une quelconque date anniversaire qui lui échappait, semblaient se gausser des dérisoires histoires qu'ils entendaient çà et là. Pour sa part, Marco ferait fi du sourire condescendant qu'il décelait sur leurs lèvres. Le couple d'intellectuels n'avait jamais attiré sa sympathie. Un ressenti qu'il ne partagerait pas avec Alix qui vouait à Simone de Beauvoir une admiration sans faille. Pour être franc, s'il lui déplaisait que l'on puisse qualifier leur relation

de dérisoire, il devait admettre qu'elle prêtait à sourire. Le temps était venu de lui donner le coup de pouce salvateur :

– Alors comme ça, lança-t-il d'un ton léger, le premier quidam qui passe peut déduire, en moins d'une minute, que je suis amoureux de toi ? Ton boss fait preuve de clairvoyance. C'est vrai, je t'aime, Alix. Quoi d'autre qu'une histoire d'amour pourrait accrédi ter mes fréquents allers et retours entre New York et Paris.

Un peu simpliste, se fustigea-t-il aussitôt, mais la langue française était bien trop subtile pour improviser un discours élaboré en un temps aussi court, et puis, il n'était pas au prétoire.

Alix, le rose aux joues, n'avait pas prévu une réaction aussi directe. Même si, lui rapportant sa conversation matinale avec François, elle avait eu conscience d'ouvrir à Marco une voie royale. Pragmatique, il s'y était engouffré. Bien qu'amoureuse, elle devait s'avouer que les multiples conséquences d'une vraie relation l'angoissaient. Afin de masquer son embarras, elle porta à sa bouche la tasse de chocolat brûlant qu'elle prenait chaque fois qu'elle venait aux Deux Magots, peu importait la saison.

Le sourire moqueur, Marco regarda sa compagne boire une gorgée du breuvage onctueux et odorant. Mais lorsqu'elle balaya d'un petit coup de langue, vif et discret, la

mousse qui ourlait sa lèvre supérieure, toute moquerie s'évapora de son regard. Troublé, il détourna les yeux. L'abstinence de ces derniers mois ne lui valait rien. La maîtrise de ses sens ne lui revint que lorsque Alix se manifesta.

– François serait ravi d'apprendre qu'il fait office *de premier quidam qui passe*. Te rapporter notre conversation n'était pas malin, j'aurais dû réfléchir avant de t'en parler.

Recourir à des phrases bateau quand la situation m'échappe devient une manie, se maudit Alix, certaine que Marco profiterait de cette seconde opportunité. Ce qu'il fit :

– Détrompe-toi ! À la lumière de tes confidences, je vais m'atteler à faire évoluer notre relation d'adolescents. Les ados d'autrefois, cela s'entend ! Nous amuserions beaucoup ceux d'aujourd'hui.

Le sarcasme était facile mais il n'allait pas passer la soirée à faire son autocritique. Tant pis si sa belle était embarrassée, après tout, elle l'avait cherché. Recroisant les jambes, il se pencha et posa son verre sur la table. Alix semblait perdue. Alors, il lui prit la main, et laissa ses pensées vagabonder : un appartement dans Saint-Germain où ils passeraient l'hiver, elle n'aimerait pas ceux de New York, trop rigoureux. Aimerait-elle New York, d'ailleurs ?

Son visage ayant retrouvé son teint habituel, Alix cares-

sa les doigts longs et fins aux ongles carrés coupés court, aux lunules bien dessinées. Puis les porta à ses lèvres encore tièdes du chocolat qu'elle tardait à finir, par pure gourmandise.

– Eh ! Tu prends des risques, la taquina Marco. Je considère ça comme un bon début ! (Il retint un bâillement.) Cela t'ennuie si nous dînons maintenant ? Mon vol pour Rome décolle à l'aube. Je ne me suis pas reposé à l'hôtel, toujours des notes à mettre à jour...

Alix fronça les sourcils.

– Était-ce bien raisonnable de t'arrêter à Paris ? Mes rendez-vous jusqu'à 17 heures nous ont même empêchés de déjeuner ensemble. Dîner tôt me va bien, ce chocolat est tout ce que j'ai avalé depuis ce matin.

D'un geste impatient, Marco retira sa main de celle d'Alix.

– Tu aurais préféré ne pas me voir, si je traduis correctement ? Ça aurait pourtant été dommage de rater la pertinente analyse de ton boss.

– Marco ! Je suis heureuse que tu sois là, protesta Alix, mais reconnais que tu es épuisé ! Depuis quand n'as-tu pas pris de vacances, des vraies : sans téléphone, sans ordinateur, et sans tes revues professionnelles ?

– Pardonne mon agressivité. Tu fais bien de me rappeler

la définition de *vraies vacances*. Il se trouve que tes propos tombent bien, je prévois de prendre quelques jours le mois prochain. Stephen menace de m'interdire l'accès au cabinet ! Dès que nous nous reverrons, seuls, il nous faudra parler sérieusement, ça devient urgent. Mon attachement à la Commedia dell'arte ne suffit plus. J'ai perdu la force et aussi le goût de tenir mon rôle !

– Et moi le mien, confessa Alix.

Se disant, elle se leva. Et le regarda enfiler son manteau noir griffé Armani, qu'il avait négligemment déposé dans l'emplacement prévu à cet effet derrière le dossier de la banquette rouge. Le costume gris, qu'il portait ce jour-là sur une chemise blanche, était coupé sur mesure. Alix sortit l'attendre sur le trottoir pendant qu'il réglait l'addition.

Franchissant peu après la porte tambour, il ignora le regard admiratif de deux jeunes filles assises en terrasse, devant un café dont la tasse était vide depuis longtemps. Ambassadeur phare de la haute couture italienne, Marco pouvait cependant passer pour un Américain lorsqu'il parlait français. Peut-être en cause son accent de l'Upper East Side ? Ou bien encore ses coûteuses santiags ? Quoi qu'il en soit, rien ne pouvait duper l'œil averti, capable de reconnaître d'emblée les caractéristiques de la vieille Europe aristocratique. Des origines encombrantes dont certains

s'étaient emparés dans le but de ternir son parcours au sein de la prestigieuse université de Harvard, allant jusqu'à discréditer sa première place à l'examen du barreau de New York. Ce qui l'avait conduit au fil des ans à se débarrasser, non sans douleur, des étiquettes qui lui collaient à la peau et qu'il véhiculait malgré lui. En 1990, catapulté par son père à la tête d'un cabinet en déclin, il s'était retrouvé face à un défi de taille. Ce fut grâce à trois affaires médiatiques qu'on lui reconnut les talents de grand pénaliste, et qu'il acquit, de fait, la reconnaissance de ses pairs. Avec en prime l'obtention du convoité sésame donnant accès au cercle très privé des avocats les plus en vue de Manhattan. Pour autant, il n'oubliait jamais sa rencontre avec Stephen, laquelle avait été déterminante dans la réalisation de son projet, à savoir restituer au cabinet moribond, réputation et grandeur d'antan. Ensemble, ils étaient partis en chasse cueillir de jeunes confrères à leur sortie des meilleures universités, constituant ainsi, en deux ans, une équipe de haut niveau. Le succès se révéla à la hauteur du travail exigé. Tous en profitèrent. Stephen acquit rapidement le statut d'associé.

Alix et Marco remontaient tranquillement le boulevard Saint Germain vers le carrefour de l'Odéon. Alix avait réussi à y garer sa voiture, un exploit qui lui avait évité l'option du

troisième sous-sol d'un parking à la détestable odeur de désinfectant. Marco tenait sa compagne étroitement serrée, son bras entourant ses épaules. Attitude d'un amant possessif plutôt que celle d'un ami protecteur, auraient répondu les passants, si on les avait interrogés, bien sûr.

– Je bénis François, se décida Marco. Si ce matin je lui en voulais d'avoir troublé notre intimité, ce soir je pourrais presque le trouver sympathique !

Alix sourit et se détendit un peu.

– Eh bien ! Je suis ravie de ce revirement. (Puis, sérieuse :) J'espère que ton projet de vacances n'est pas une blague. Tu travailles trop, tu arrives à un âge où les hommes deviennent vulnérables.

Marco rit de bon cœur :

– J'ouvrirai une parenthèse si tu permets ! J'espère ne pas me montrer grossier en te rappelant que je suis toujours raisonnable lorsque je viens te voir. Pour ce qui est de la vulnérabilité des hommes de mon âge, j'avais la naïveté, ou la prétention, de croire que l'on était encore jeune à 44 ans.

Alix adorait l'entendre rire, ce qui n'était plus si fréquent. Comme pour lui donner raison, sitôt assis dans la voiture, sa bonne humeur s'évanouit. Il redevint tendu. Se laissant aller contre l'appui-tête, il ferma les yeux, autant de signes

avant-coureurs d'une migraine qui le laisserait assommé à force d'antalgiques. Ils arrêterent leur choix sur leur restaurant italien préféré, rue Saint Georges. Coutumière d'ignorer les parkings, Alix se risqua à chercher une place du côté de l'Opéra, tant qu'à faire à proximité de l'hôtel où descendait Marco. Marcher jusqu'au restaurant et en revenir serait bénéfique à l'un et l'autre. Son étoile était d'humeur généreuse, une voiture démarra au moment où elle arrivait.

En attendant la bouteille de barolo qui accompagnerait les lasagnes d'aubergines et sardines gratinées à la mozzarella, Marco se versa un fond d'eau et avala deux comprimés. Une fois leur plat servi, il dit :

– J'aurais beaucoup aimé passer ce week-end avec toi mais mes parents sont à la villa pour quelques jours. Il y a un moment que je n'ai pas vu mon père, je lui ai promis d'être là, nos conversations me manquent ; *il* me manque. Autre chose, je voulais t'en informer plus tard, mais c'est idiot, Chiara et moi, nous ne serons pas avec vous à Londres à la fin de l'année. Papa organise une réception à l'occasion des 70 ans de la comtesse, impossible d'y échapper, je dois aider papa, et je ne peux pas lui faire l'affront d'être absent. S'agissant de vacances, ce n'est pas une blague, il faut que je voie avec Chiara, elle aussi en a

besoin ; j'y mettrai des conditions : primo, engueulades interdites... (Reposant sa fourchette, il posa les coudes sur la table, les mains croisées sous le menton, avant d'accrocher le regard d'Alix :) Mais revenons à nous. Comment te dire, tu es déconcertante. Je doute en permanence de tes sentiments. Depuis combien de mois vivons-nous cette relation absurde ?

– Presque huit, certainement un record, répondit Alix, tout en repoussant son assiette plus vivement qu'elle ne l'aurait souhaité. Admets que la situation est compliquée. Ta femme, mon mari, nous sommes tous amis ! Il faut aussi penser au clan dans son ensemble, nous transgressons ses règles ! Sinon, nous serions... nous serions plus que des amis, depuis longtemps déjà.

– Plus que des amis, hein ? Il sourit. Je suppose que tu veux dire que nous serions amants. C'est le mot qui te dérange ou le fait de devoir te décider ? Je t'accorde que les difficultés ne manqueront pas. Pour ce qui me concerne, la réaction du clan ne me soucie pas, celle de Chiara non plus, mes scrupules se focalisent sur Julien. C'est la volonté de rester fidèle à notre amitié qui m'a fait tenir, ce à quoi je me suis raccroché ces deux dernières années. Les vannes ont fini par lâcher, je ne pouvais pas ignorer le vol pour Paris qui venait de s'afficher. Le moment était venu, j'y

avais suffisamment réfléchi, trop peut-être. Alors, sept mois plus tard, te quitter après un baiser sur le front, devient insupportable. Si tu ne m'aimes pas, ou plus, ou si tu ne te sens prête pour entamer une vraie relation, c'est le moment de te libérer...

– Tu ne peux pas croire ça ! se récria Alix. Je t'aime ! Moi aussi, j'ai envie de faire l'amour avec toi. C'est ce que tu voulais m'entendre dire, n'est-ce pas ?

À son actif, elle n'avait pas cillé, ni même rougi. Cet effort n'échappa pas à Marco, il était rassuré.

La raccompagnant jusqu'à sa voiture, il l'embrassa sur la joue, et lui maintint la tête contre son épaule.

– Je t'appelle très vite. Je t'aime, dit-il doucement.

Alix regarda s'éloigner la longue silhouette à la démarche assurée. Sa vue se brouilla. Deux verres de barolo lui tiraient chaque fois les larmes, en plus de lui chauffer les oreilles. De son grand sac en cuir souple, elle extirpa un paquet de mouchoirs en papier qu'elle posa sur le siège passager. Avant de boucler sa ceinture, elle lissa d'un geste machinal, et illusoire, son chemisier en voile de coton. Ses pensées la ramenèrent au début de la matinée quand elle avait rejoint Marco au Starbucks de l'avenue de l'Opéra. Il débarquait directement de Roissy. Prudente, elle avait toujours évité de le retrouver dans le quartier où elle

travaillait ; il y avait déjà son hôtel. Cette fois, la logique l'avait incitée à faire une exception. L'assurance de rencontrer quelqu'un de connaissance de si bonne heure, et au Starbucks, lui avait semblé improbable. C'était avant l'arrivée de François. Que son patron, pas vraiment branché « américain », ait eu ne serait-ce que l'idée de franchir le seuil de ce type d'établissement tenait de l'exploit. La découvrant, il s'était approché sans la moindre hésitation, et Alix n'avait eu d'autre choix que de faire les présentations. Marco s'était levé et les deux hommes avaient échangé les quelques mots de politesse d'usage. Très à l'aise, François s'était installé à la table à côté de la leur, dans un de ces fauteuils bas, pas vraiment confortable pour les personnes plus grandes que la moyenne. Perdue dans l'impasse d'un silence dérangerant, Alix s'était égarée dans le récit de l'histoire du clan. Finalement, il lui était resté le goût amer d'avoir essayé de placer un mauvais scénario. Avant d'abandonner Marco devant son troisième café, ils étaient convenus de se retrouver aux Deux Magots, en fin d'après-midi.

Sur le chemin du bureau, Alix avait redouté les commentaires de François. Il n'entrait pas dans ses habitudes de les saupoudrer d'édulcorant. À peine dehors, il avait attaqué : « Eh bien ! Elle est pittoresque votre histoire ! Tu es

une cachottière. Je savais que vous aviez des amis étrangers, Julien et toi, mais tu ne m'as jamais parlé de clan. Dis donc, pour un Italien, je m'étonne qu'il réussisse à avaler le breuvage insipide que l'on sert au Starbucks. En revanche, question élégance, il fait honneur à ses origines, et bel homme. Mais pas bavard pour un avocat !

– C'est tout ce que tu as remarqué ? Il faut l'excuser. C'est une sorte de groupie des aéroports, il change de continent comme on change de ligne de métro. Sa vie se partage entre Rome, et New York où il travaille, d'où sa prédisposition à ingurgiter n'importe quelle mixture. Cela dit, tu es très critique, le café du Starbucks est plutôt correct. À ce propos, que cache ce revirement ? Tu délaisses le petit noir sur le zinc de ton bistrot franchouillard et pactises avec les gobelets en carton, maintenant ! Tu ne l'as sans doute pas remarqué, mais il y a aussi de vraies tasses à disposition !

– Il est en travaux, mon bistrot, et j'avais envie de marcher un peu avant la journée chargée qui nous attend. En passant devant le Starbucks, je suis entré sans me demander si c'était suicidaire ou courageux ! Je ne regrette pas, pas pour le café, bien sûr... »

Ils avaient fait le reste du chemin jusqu'à l'agence en échangeant leurs impressions sur les conséquences des

bouleversements climatiques ; un sujet de circonstance, devenu à la mode car il mettait pratiquement tout le monde d'accord... Satisfaite d'avoir fait diversion, elle avait vite déchanté, elle aurait pourtant dû se souvenir combien il était téméraire de sous-estimer François : « Ça va te faire bondir – ils étaient à deux pas de l'agence –, mais ton ami, comme tu l'appelles, il est amoureux de toi. Il m'a fait l'effet d'un porte-drapeau, à ceci près que sa revendication n'avait rien de syndicale. La façon qu'il a de te regarder, c'est, ouah, j'en serais tombé de mon fauteuil, s'il n'avait pas été aussi bas ! »

Arrivée devant la porte de son bureau, elle aussi s'était moquée : « Quel exercice de style ! Tu attends une réponse ?

– Aucune, ma chérie, c'était juste une remarque dictée par l'affection que je te porte. Sans m'imposer en parangon de la fidélité conjugale, je ne te retrouve pas dans cette situation, et je te le fais savoir. Vous vous connaissez depuis vingt-trois ans, et ça vous prend maintenant ! Avoue que ça a de quoi surprendre. Vous êtes amants depuis peu, hein ! Il n'y a pas si longtemps que tu as changé, tu es parfois songeuse, et souvent soucieuse... »

Furieuse, elle l'avait repoussé dans le couloir puis claqué la porte. Habitué à regagner son bureau en passant

par le sien, il avait été obligé de faire le tour par le secrétariat, certainement sous le regard médusé des assistantes peu accoutumées de voir leur patron traverser leur espace au retour d'un déjeuner avec elle. Plus frustrées encore de ne pas connaître la raison de ces éclats de voix rarissimes.

Dans sa voiture, toujours à l'arrêt, Alix prit conscience de la chute de température. Elle frissonna, déboucla sa ceinture pour enfiler sa veste, puis la reboucla sans se préoccuper de l'état de son chemisier. Une heure qu'elle était là les mains sur le volant, la nuque endolorie, les yeux fermés, à ruminer parce qu'elle n'aimait pas ce que François lui avait dit. Il était temps de se bouger. Déboîtant sans clignotant, elle se fit klaxonner. Hé merde ! Qu'est-ce qu'il faisait là, ce connard, à minuit passé sur l'avenue de l'Opéra !

Enfin chez elle, après avoir pris un bain et lavé ses cheveux, Alix resta un instant immobile dans la pénombre, appuyée contre la porte-fenêtre du salon. La pièce, au haut plafond, au vieux parquet grinçant qui fleurait bon la cire récemment passée, aux murs clairs, était spacieuse et confortable. Elle alluma une lampe en pâte de verre joliment sculptée posée sur un guéridon. Un vaste canapé et deux fauteuils Art déco, recouverts de tissu gris, étaient disposés autour d'un tapis aux motifs géométriques. En son

centre se trouvait une table basse ovale, au verre épais, laquelle supportait un imposant vase Lalique qui n'avait jamais accueilli aucun bouquet. En revanche, chaque vendredi, la femme de ménage garnissait de fleurs fraîches, achetées au marché aux fleurs voisin, un second vase de taille plus modeste posé sur une console. Une bibliothèque en chêne occupait tout un mur du sol au plafond. Si les livres d'art reposaient dans un espace dédié, romans contemporains, essais philosophiques, œuvres classiques, romans policiers et recueils de poésie se côtoyaient dans un joyeux désordre... Alix y tira un livre au hasard : La Conversation amoureuse d'Alice Ferney. Heureux présage ?

Toujours le vague à l'âme, elle laissa échapper un cri. Se retournant, elle avait, une fois encore, heurté l'angle vif du meuble intégrant les éléments de la chaîne hi-fi. D'ici peu, sa cuisse s'ornerait d'un bleu à couleur variable. Bel effet assuré à la piscine ! pesta-t-elle.

Cet ensemble original et esthétique avait été réalisé d'après les croquis de Julien, d'où sa réactivité à accuser sa femme de maladresse ; débat houleux en prévision si elle se risquait à dénoncer un défaut de conception. Jouxtant un côté du meuble incriminé, trois colonnes de CD, méticuleusement classés par Julien, s'élevaient sur toute la

hauteur du mur. Rechignant à utiliser l'échelle sur rails, elle se privait d'écouter bon nombre d'entre eux. Ce qui l'amenait à rivaliser d'ingéniosité lorsqu'il s'agissait de mettre la pagaille dans ceux qui lui étaient accessibles, évidemment. Son mari qui soutenait qu'une bibliothèque était bien plus attractive dès lors que l'on y mélangeait les auteurs et les genres, râlait en silence s'agissant des CD.

Lasse, Alix abandonna le livre sur un fauteuil. Elle passa au large de la chaîne hi-fi, retraversa le salon et, audacieuse, ouvrit grand la porte-fenêtre, comptant bien profiter, même qu'un instant, de la petite terrasse carrée. Elle ne s'y attarda pas. La nuit venue, novembre tombait le masque et revêtait sa véritable identité.

À travers la vitre d'une autre fenêtre donnant sur les quais, son regard se perdit. Les réverbères projetaient sur la Seine leur lumière d'or pâle. Au loin, émergeant d'entre les toits du musée d'Orsay et ceux de verre du Grand Palais, la tour Eiffel scintillait de mille feux, prête pourtant à s'endormir compte tenu de l'heure tardive.

Rassérénée, Alix ébouriffa d'une main ses cheveux humides et referma frileusement son peignoir entrouvert. Fatiguée, sans pour autant ressentir le sommeil, elle gagna la cuisine et remplit la bouilloire. Versant l'eau frémissante dans un mug, elle y plongea un sachet de thé. « Sacri-

lège ! », s'offusquerait Mary. Souriant à l'évocation de son amie, elle revint à la fenêtre. L'épaule contre la vitre froide, elle but à petites gorgées.

François avait adoré l'histoire du clan. Concernant sa relation avec Marco, elle ne l'avait pas détrompé lorsqu'il avait suggéré qu'ils étaient amants, évitant le : « Alors, il n'est pas trop tard pour tout arrêter ! » Si, il était trop tard justement, elle ne pouvait pas, et ne voulait pas reculer. Elle remonta le temps jusqu'à cette soirée du 31 décembre 1980 à Rome. Il avait suffi d'une rencontre improbable pour donner à leur vie, à tous les huit, une route commune, en scellant un pacte un peu fou. En vingt-trois ans, personne du clan n'avait jamais manqué le rendez-vous de juillet. Alix ne résista pas à ébaucher un portrait de ses amis. Les hommes d'abord : Helmut s'imposa, physicien et maître de recherches, il supportait difficilement la contradiction. Ce grand blond à la tête trop pleine, au regard souvent dur, avait une attitude parfois hautaine qui le desservait. Or, c'était un gentil. Il prêtait au clan une épaule solide et rassurante, et les ravissait lorsqu'il se mettait au piano. Glenn, trader repent, dirigeait désormais une banque américaine à la City ; attentif, il veillait à les maintenir en contact. Difficile pour Alix de définir Julien sans un sentiment de culpabilité. Spontané, chaleureux, volontaire, son mari avait créé sa

propre agence de publicité, il apportait au clan la touche de fantaisie qui lui aurait fait défaut. Enfin, il y avait Marco, là aussi elle s'obligea à une analyse objective. Charismatique et généreux – altruiste, rectifierait sans doute Helmut –, Marco, avocat de renom, était à l'origine du clan. Et, bien qu'il s'en défende, il était aussi leur modèle, Helmut, toujours, aurait dit « mentor ».

Les femmes maintenant : Orgueilleuse et distante, Chiara, diplômée en histoire de l'art, ne travaillait pas ; fantasque et secrète, Sarah avait étudié la littérature, elle possédait une petite librairie spécialisée dans les romans de fantasy et science-fiction ; joyeuse et chaleureuse, Mary se partageait entre la peinture, étudiée un peu sur le tard à l'école des Beaux-arts de Paris, et le bénévolat au sein d'une association d'aide aux jeunes filles en difficulté. Quant à elle, Alix, sa rencontre fortuite avec une ancienne amie de fac lui avait permis d'entrevoir un autre avenir que celui d'enseigner l'anglais. Après qu'elle lui eut confié que c'était un choix par défaut, Mélanie avait organisé une rencontre avec son cousin, François. Ce dernier recherchait une assistante pour son agence immobilière, spécialisée dans les transactions d'appartements grand standing à Paris intra-muros, fraîchement ouverte quartier de l'Opéra. Au terme d'une longue conversation, François, séduit, tant par

la personnalité de la jeune femme que par sa maîtrise de plusieurs langues, avait pris le risque d'investir sur sa personne. Deux années d'une formation intensive, suivies d'un travail de terrain épuisant, avaient permis à Alix d'épauler sans faillir son ambitieux patron. Son implication avait été payante. Désormais, elle détenait un pourcentage non négligeable de parts dans la société.

Hormis leur sacro-saint rendez-vous de juillet, le clan se réunissait chaque fin d'année chez l'un ou l'autre pour fêter l'anniversaire de leur rencontre. Les enfants grandissant – Laura et Giovanni chez les Italiens ; Tina et William chez les Anglais ; Manfred chez les Allemands ; Pénélope chez les Français –, les femmes, plus libres de leur temps, se retrouvaient ponctuellement à Berlin, Londres ou Paris. Ces moments, rien que pour elles, étaient jubilatoires... Débattant sans tabou des sujets les plus divers, l'un d'eux, comme par hasard, revenait régulièrement, car intarissable et tellement divertissant : leurs hommes ! Étaient-ils fidèles, faisaient-ils toujours bien l'amour, parlaient-ils autant d'elles, qu'elles parlaient d'eux ? Si elles se lâchaient à grand renfort d'éclats de rire, elles restaient honnêtes et lucides. Le pacte d'amitié, signé un soir de 31 décembre dans une somptueuse villa romaine, avait contribué pour beaucoup à la longévité de leur couple. Aucun regret, leur

vie était plutôt douce. Mary recueillait souvent les suffrages lorsqu'il leur fallait choisir le lieu de rendez-vous. Elle orchestrait ces moments privilégiés avec l'exubérance qui la caractérisait, capable de les embarquer dans un délire du plus glauque au plus jouissif. L'incompatibilité des genres ne posait pas de problème. Histoire de pimenter une soirée, leur amie londonienne, au bouillant sang irlandais, redoublait d'imagination s'agissant de sexe, et Sarah de s'esclaffer : « Je vous jure, là, on bat les mecs ! » Seule Chiara restait discrète, ce qui incitait Mary à la bousculer un peu, persuadée qu'elle finirait par obtenir quelques détails croustillants. Jusqu'au jour où, excédée, l'Italienne avait déclaré sans ambiguïté que le sexe ne l'intéressait pas. Elle était désolée, elle n'avait rien à raconter, ce qui avait frigori-fié l'atmosphère et rendu Mary moins loquace sur le sujet, enfin, ce soir-là au moins. Le voile était enfin levé sur le fonctionnement du couple italien. Une confirmation plutôt qu'une révélation ...

Traditionnellement, elles finissaient la soirée dans un pub et rentraient se coucher souvent éméchées, clamant haut et fort leur bonheur de s'être rencontrées. Sarah, réjouie, les menaçait d'écrire un jour les mémoires du clan, Mary répliquait que leur vie était bien trop lisse pour en faire un bon sujet, tout en gageant que ça ne durerait pas. Au-

cune n'avait jamais pris le risque, ni eu le courage, de demander à Mary de développer...

L'an 2000 était arrivé si vite ! Ils avaient fêté royalement le vingtième anniversaire du clan avec tous les enfants réunis. Ils constituaient à eux six une seule et même fratrie, parlant couramment les quatre langues. Marco était convaincu qu'un psy aurait beaucoup à dire sur le fonctionnement du clan. Une bonne raison pour lui de ne pas demander l'avis de ceux de ses connaissances.

La conviction d'avoir été trop longtemps épargnés, exprimée par Mary, quelques années auparavant, se révéla prémonitoire. Sarah pouvait commencer à bâtir son histoire. La vie de Marco bascula le mardi 11 septembre 2001 au matin, et, dans une moindre mesure, celle du clan tout entier. Sept mois s'écoulèrent avant qu'il ne rentre à Rome. Alix se souvint du combat mené par les hommes pour faire sortir leur ami de son mutisme, en vain. La première fois qu'elle l'avait revu, après ce tragique événement, c'était au mois de juillet à la villa, soit trois mois après son retour. Il lui avait alors semblé qu'il la regardait intensément, différemment toujours. Mais de retour à Paris, elle n'en était plus si sûre. Jusqu'à ce coup de téléphone, un matin du mois d'avril suivant. Il l'appelait de Roissy. Son vol pour Rome annonçant un retard de deux heures, il avait pris celui, im-

médiat, pour Paris. Il s'inquiétait de savoir si elle était libre. Elle répondit que oui, mais qu'il ne verrait pas Julien. Un sourire dans la voix, il répondit à son tour que ça n'était pas Julien qu'il désirait voir. Après un rapide déjeuner aux Deux Magots, entrecoupés de regards et silences embarrassés, ils s'étaient rendus au Louvre. Marco avait été ravi d'apprendre qu'il pouvait profiter de l'exposition temporaire des sculptures espagnoles et italiennes, il l'avait ratée à New York. Quittant le musée, ils avaient traversé le jardin des Tuileries et flâné sur les Champs-Élysées. Avant de le laisser dans un taxi, elle avait réussi à articuler qu'elle avait beaucoup aimé jouer les touristes en sa compagnie.

La tour Eiffel ne scintillait plus depuis longtemps lorsque Alix se résolut à s'éloigner de la fenêtre. Généralement réticente à y recourir, elle subtilisa dans l'armoire à pharmacie de Julien, un comprimé qui l'aiderait à dormir. Rester éveillée une partie de la nuit à regretter d'avoir abandonné Marco devant son hôtel, ne la tentait guère. Méfiante, elle rompit en deux le comprimé.

Chapitre 2

La sonnerie de son portable retentit à l'instant même où Alix émergeait d'un sommeil agité. Les yeux mi-clos, elle s'efforça de donner un sens aux chiffres floutés qui la narquaient sur le cadran du réveil : 9 heures. Consciente qu'elle ne parviendrait pas à se saisir du téléphone d'un seul geste de la main, elle s'extirpa du lit, étourdie rien qu'à l'idée de devoir écouter sa fille en haut débit. Soit Pénélope avait un besoin urgent de ses services, soit elle avait concocté un nouveau reproche à son encontre dans l'unique but de lui gâcher le week-end. Or, la voix qui répondit à son « allô ! » un peu faiblard, n'était pas Pénélope, et elle maudit le somnifère responsable du temps qu'elle avait mis à répondre :

– Alix, je t'ai réveillée, je suppose ?

– Oui, enfin, pas vraiment... D'où m'appelles-tu, pas de Rome, toujours ?

– Excellente déduction. Je suis encore à l'hôtel, trop tard pour prendre mon vol. Je n'irai pas à Rome.

– Que s'est-il passé ?

– Notre soirée, notre conversation... impossible de dormir. J'ai forcé sur les somnifères, et je n'ai pas entendu le réveil. Tu me rejoins, Alix, c'est possible ?

– Moi aussi, j'ai mal dormi, on aurait dû s'appeler.

– Je ne crois pas, tu aurais essayé de me convaincre de partir ! Je réitère ma question : tu peux venir ?

– Julien a passé la semaine à Lyon. Il y reste le week-end pour voir son père. Mais toi, tu ne devais pas voir le tien ?

– Je viens de l'appeler. J'ai un père compréhensif. Il fera un saut à New York dès qu'il le pourra. J'en ai profité pour parler à Chiara, je l'ai chargée de nous trouver un hôtel pour quelques jours, de préférence au soleil et retiré du monde, si possible après l'anniversaire de la comtesse. Je peux donc passer deux jours avec toi avant de rentrer à New York. Pour Julien, je sais qu'il est à Lyon, impossible de trouver un créneau pour se parler, on a fini par communiquer par messages. Sur son dernier, il me dit que j'ai une sale gueule, j'ai peur qu'il ait raison. Donc tu peux venir, tout de suite ?

– Si tu me laisses un minimum de temps pour me préparer !

– D'accord, je craignais que tu ne veuilles pas. Je

t'attends.

Alix, bien réveillée cette fois, se hâta : « J'aurais dû me douter qu'il ne partirait pas », pensa-t-elle. Fébrile, elle se dirigea vers la salle de bains, se brossa les dents puis se mit sous la douche. Ses cheveux une fois séchés, elle les attacha, constatant qu'un rendez-vous chez le coiffeur serait le bienvenu. Elle laissa tomber le maquillage, Marco préférait son visage sans fard. Dans son dressing, elle choisit une parure de sous-vêtements blancs, un pantalon de flanelle grise, un chemisier blanc et un gilet en cachemire anthracite. Une fois habillée, elle tira d'un placard un sac de voyage dans lequel elle glissa soigneusement quelques vêtements et sous-vêtements de rechange, puis revint dans sa salle de bains récupérer une trousse de toilette qu'elle remplit des produits indispensables avant d'y glisser la précieuse plaquette de pilules roses et blanches. Elle se sermonna à haute voix cette fois : « Ne commence pas à angoisser, Alix, souris, tu vas retrouver ton amoureux... » Elle non plus, n'en pouvait plus d'attendre.

Tandis qu'elle enfilait un manteau rouge à double boutonnage et réfléchissait à la façon de poser sur sa tête le béret de couleur assortie, elle prêta une oreille distraite au répondeur qui s'était enclenché. C'était Julien. Hésitante, elle s'approcha de la console de l'entrée et finit par

s'emparer du combiné, irritée de constater le léger tremblement de ses mains.

– Bonjour Julien. Un peu tôt pour appeler ! Rien de grave ?

– Salut ! Aucun problème, je voulais juste savoir si tu allais bien.

– Ah bon ! Je fais du rangement dans mon dressing – premier mensonge –, excuse-moi si j'ai tardé à répondre.

– Moi qui craignais te réveiller ! Qu'est-ce que tu as prévu ce week-end, quand tu auras fini de faire le vide dans tes placards ?

– Marco a appelé, il est à Paris, je le retrouve pour dîner, à l'Alcazar, s'entendit-elle répondre. Tiens, pour info, il a demandé à Chiara de réserver quelques jours dans un hôtel au calme et au soleil, juste après l'anniversaire de la comtesse, je crois. Il semble avoir besoin de se reposer.

– Ouais, tu vas voir, il ne tient pas la forme, notre Italien ! Je lui ai laissé un message en début de semaine pour lui dire qu'il avait une sale gueule, la dernière fois qu'on s'est vu. Et ça fait plus d'un mois, ça n'a pas dû s'arranger ! Bon, passez une bonne soirée. Je te rappelle pour te dire quand je rentre. Que Marco se décide à prendre des vacances, ça me rassure, embrasse-le pour moi.

– Et toi, embrasse ton père pour moi. Je t'appellerai.

- Dis, tu vas vraiment bien ?
- Pourquoi ça n'irait pas ?
- Je ne sais pas, c'est pour ça que je te pose la question, mais si tout baigne, c'est bien. À plus.

Le combiné reposé sur son socle, Alix resta immobile. Pourquoi s'inquiétait-il. Et elle, lui parler de Marco, tenait d'un niveau de bêtise rarement atteint. Sans plus attendre, elle attrapa son sac et quitta l'appartement.

D'un pas pressé, elle traversa le hall de l'hôtel. Pierre, à la réception, l'accueillit et l'accompagna pour lui appeler l'ascenseur. Il en profita pour s'extasier, ce qui n'était pas la première fois : « Ce rouge vous va à ravir, vous êtes ravissante, si je peux me permettre. Peu de femmes s'aventurent à porter un manteau rouge, et encore moins un béret ! Votre ami va sans aucun doute apprécier votre tenue... ajouta-t-il. » Après avoir remercié Pierre, une évidence lui traversa l'esprit. Il devait les croire amants, comment pouvait-il en être autrement, il était temps qu'elle atterrisse !

Arrivée à l'étage, elle longea le long couloir et respira un grand coup avant de frapper à la porte. Marco l'accueillit le visage couvert d'une barbe de deux jours, et les cheveux mouillés d'une douche récente. Elle entoura sa taille de ses bras et blottit sa tête tout contre son torse en grande partie